

ARBITRAIRE ET SUBSTANTIELLEMENT PULSIONNEL

Gérard Genette est le héraut de l'arbitrarité du signe. Il porte les armes d'Hermogène et Saussure. Du linguiste, il arbore le structuralisme, ce «modèle construit» qui, privant, le phonème de sa face sonore et articulatoire, en fait une pure abstraction, une «idéali-té» sans ressemblance avec le signifié qu'il recouvre. Au partenaire de Cratyle —et à Socrate lui-même— il emprunte cette certitude : le langage n'a pu fondamentalement se construire sur le principe de l'imitation, lequel ferait des «mots», pense-t-il, l'exacte (et «risi-ble») réplique des «choses». Le bon sens ou le sens pratique des nations comme la décision du savant nous conduisent sur le chemin de la raison.

Ce chemin, Genette en trace le profil dans l'alinéa des pages 423 - 425 de *Mimologiques* (Seuil, 1976). Ces pages ont fourni la matière d'une étude polémique parue dans l'*Anuario* de 1978.

C'est essentiellement le double alinéa suivant (p. 425-426) que nous analyserons dans le présent numéro. Où il sera question du type de croisade qu'on peut mener de nos jours contre ceux qui se sont égarés sur le chemin de la déraison, et où il s'avérera que les armes dont use Genette peuvent être retournées contre lui —voire contre elles— et qu'alors, elles neutralisent son offensive (p. 425-426) aussi bien qu'elles minent son propre système de défense (p. 423-425). Nous livrant, cette fois encore, dans le cadre de réflexions épis-témologiques, à une critique des «arguments» arbitristes, nous ne présenterons pas d'analyses analogistes de cas concrets, ce qui a été fait —et sera de nouveau fait— ailleurs.

Accusation: le cratylisme est «une description fantasmatique de la langue» (p. 425). On ne dit pas les cratylistes se trompent, voici nos preuves; on ne dit même plus d'une manière polémique : ils déraisonnent ; on fait appel à une science, la psychanalyse, un terme technique est prononcé, un diagnostique est rendu qui condamne des malades. Aucun traitement n'est indiqué; seul importe qu'ils soient fous, afin de s'assurer que leurs écrits ne ressortissant pas à l'histoire d'une science, relèvent de la juridiction de la critique littéraire.

Poursuivons : «la pensée mimologique» (le cratylisme) est un «exemple caractérisé de *wishful thinking*» (p. 425). Le désir est chez l'autre. Rien de nouveau dans l'accusation, sinon que la technicité

scientifique se *double* d'un emprunt étranger qui fonctionne comme confirmation-surdétermination.

Arrosage; autrement dit, développement de la partie introductive du procès. Les «désirs» «plus ou moins conscients», les «prédilections» de ce «système complexe» qu'est la théorie mimologiste (p. 425) sont les suivants: 1) «substantialisme (refus de l'abstraction), attachement» «aux éléments les plus «concrets» de la langue»; 2) «besoin de valorisation (refus de la neutralité), qui fait constamment prendre parti»; 3) «instinct de motivation (refus de la gratuité, horreur du vide sémantique)»; 4) «goût dominant enfin de l'analogie (refus de la différence)» (p. 425). J'en passe qui ne sont pas meilleurs et ne dis rien ici de ce «comme innocentée par quelque relation *naturelle*» (à propos de la signifiante) qui est du Barthes de naguère.

Pilonnage enfin ou verdict sans appel : «ce parti pris de la ressemblance est proprement le noyau de la pensée cratylienne, où il n'est peut-être pas trop aventuré d'entendre quelques résonances bien connues de la psychanalyse : thème «oedipien» de l'indifférenciation utérine, thème «narcissique» de la relation en miroir —qui fait du mimologisme une *spéculation* au double sens du mot— et, en termes lacaniens, fuite du symbolique et refuge dans l'imaginaire» (p. 426).

Apprécions la valeur de ce qui se trouve entre cette *double* ouverture générale (fantasme et wishful thinking) et les *deux* griefs particuliers qui closent le procès. Cette mise en condition est un ensemble de préjugés dont la teneur en psychanalyse est faible - voire nulle. Ainsi, la première critique adressée au cratyliste, accusation majeure sur le plan épistémologique, n'a pas son versant analytique.

Rappelons en quoi consisterait ce substantialisme du cratylien. Cherchant à comprendre les raisons d'être des signifiants phono-articulatoires (voire des graphèmes), il en fait l'objet principal de sa recherche sur la signification. Porter son attention sur une réalité «concrète» ce n'est pas refuser l'abstraction, c'est la fonder: toutes les sciences construisent leurs abstractions sur des réalités concrètes dont on cherche à rendre compte. Le projet cratylien est tout à fait conforme à celui des autres sciences; mais un dualisme spiritualiste qui fonde le concept même de sciences humaines (la dénomination «sciences sociales» ne change rien à l'affaire) fait qu'en linguistique, par exemple, on cherche à rejeter d'emblée la matière. On passe d'une position légitime: les objets sont construits, et en ce sens sont des produits d'abstraction, à une dichotomie contestable : les objets sont de «pures» abstractions, le monde physique n'y a pas sa place (en l'occurrence celui de la physiologie de l'audition et de l'articulation).

Ne pouvant reconnaître ce dualisme fondamental qui n'a de

sens que métaphysique, l'arbitriste ressentira son absence chez l'adversaire comme la présence d'un substantialisme au sens bachelardien du terme. Genette, qui à propos de «modèle construit» pense au modèle atomique (p. 426), devrait se remémorer que le modèle de l'atome conçu à l'image concrète (réalité observable dans l'espace et le temps) du système planétaire est une approximation fort efficace contre laquelle on n'a jamais brandi l'anathème contenu dans le mot «substantialisme».

Prendre le concret ici, le rejeter là, est ce qui constitue le dualisme spiritualiste. La science est la récusation de ce rejet métaphysique. C'est donc le principe d'arbitrarité qui, dans la mesure où il est fondé sur ce rejet du concret (le son articulé), est fondamentalement anti-scientifique. Si l'on considère l'autre fondement qu'il se donne, en toute cohérence on y retrouvera impliqué un autre concept métaphysique, celui de substance. Genette, aidé de Socrate, Hermogène et Bühler, utilise l'argument de «l'impossibilité pratique d'un langage mimétique» (p. 424). Cette impossibilité implique que les choses sont des irréductibles, c'est-à-dire des substances, car si les choses étaient analysables, alors on pourrait concevoir un système de traduction mimétique portant sur les constituants des choses (leurs éléments d'analyse) qui, considérablement moins nombreux que les choses elles-mêmes, entraîneraient une réduction considérable du nombre de mots, et réduiraient en cendre cette impossibilité qui se veut être la preuve de l'arbitrarité du signe et qui n'est que le fantasme construit par cette arbitrarité du signe qui est elle-même l'expression d'un désir.

Autrement dit, l'arbitriste conçoit les choses comme une extériorité du langage. Or les choses étant toujours choses nommées ne sont pas extérieures au langage. On comprend que l'arbitriste fasse plus facilement fonctionner son désir en opérant le déplacement suivant : on dira que les mots ne ressemblent pas aux choses, au lieu de dire que les signifiants ne ressemblent pas aux signifiés. Le mot «chose» va pouvoir faire oublier (ce que ne pourrait faire le mot «signifié») que les choses sont des choses signifiées. Notons que cette croyance en une transcendance substantielle de la chose est due paradoxalement à l'existence du langage lui-même. Ce résultat global conscient qu'est le mot, de par son unicité apparente produit l'illusion d'une chose-être-irréductible; il masque les éléments du signifié qui analysent la chose et en donnent une définition, et a fortiori ceux qui sont traduits analogiquement par le signifiant et dont nous n'avons généralement pas conscience — ce qui nous pousse à croire que le signe est arbitraire.

La question : le monde existe-t-il indépendamment de moi? est une question-piège de la métaphysique. Pour poser cette question il faut d'abord une langue et en particulier un mot de cette langue: le verbe «exister». Mais cette observation n'entraîne pas la négation

des réalités physiques qui ne peuvent être niées qu'en tant qu'objets, non en tant que matérialités. Ce qui importe au linguiste c'est que nous ne nous trouvons jamais devant un monde «brut»: il est toujours déjà construit. Les mots —pas plus que les sciences— ne sont une «trahison» du réel, pensée substantialiste qu'a Genette page 425; que nous avons tous tendance à avoir. Le langage —comme l'activité scientifique qu'il permet— est une construction de vases communicants, selon laquelle il y a de l'objet dans le sujet et du sujet dans l'objet; soit toujours la convergence de deux matérialités: le monde et un moi inconscient et conscient; cela pro-voque un monde de signes, matériels et par leurs signifiants et par leurs signifiés. Le monde des choses est ce monde des signes.

Le signifiant arbitraire a les qualités d'une substance: il est le support d'un élément —le sens— avec lequel il n'entretient aucun rapport; plus précisément, je ne peux le prendre pour objet du principe d'analogie (un principe fondamental de la connaissance): c'est un être essentiellement réfractaire à la science.

Arbitrarité du signe et substance sont un même silence transcendantal.

Dans des ouvrages aussi différents que: *Pour une critique de l'économie politique du signe* de Jean Baudrillard, Gallimard, 1972 et *L'échec du principe du plaisir* de Moustapha Safouan, Seuil, 1976 et dans l'article ici même de Joaquín Garrido, on trouvera des éléments de réflexion sur le concept de réalité, de référent.

Ainsi, c'est au substantialisme (au sens bachelardien du terme) que Genette accorde la première place dans sa critique du cratylysme. Que la psychanalyse —arme dont il croit pouvoir se servir comme d'un éclairage confondant— ne puisse pas circonscrire «l'erreur» principale du cratylysme, voilà qui réduit de beaucoup la valeur des accusations que par ailleurs elle portera contre lui.

Ces deux espèces fort différentes de substantialisme - celle que l'arbitriste reproche à l'autre et celle qui se manifeste dans le reproche, je me risque à dire qu'elles me font penser à la sagesse populaire (voix à laquelle Genette est attentif) quand elle dit qu'il est plus facile de voir la paille qui est dans l'oeil du voisin que la poutre qu'on a dans le sien; soit en termes plus «savants» quelque chose comme un déplacement-dénégation.

Il faut reconnaître tout de même qu'il y a chez Genette une amorce de critique psychanalytique: «attachement» aux éléments «concrets» dit-il en parlant de ce substantialisme cratylien. L'affect est là sous «attachement», mais on ne va pas plus loin. On aurait pu cependant y aller d'une petite régression à un stade bucco-anal. Ce «concret», en effet, n'aurait-il pu donner matière à réflexion du côté des plaisirs coprophages? pourquoi pas? (qu'on y réfléchisse!) ; à tout le moins du côté de ceux qui sont liés à la défécation. Ça vous aurait cependant plus encore couvert de honte et d'abjection ces

pauvres cacratyliens, déchets de l'humanité pensante. Mais non, rien. Censure? Il est vrai qu'on ne pouvait guère pousser de ce côté-là sans déboucher sur une conclusion fâcheuse, quoique proprette, pour l'arbitrisme, alors contraint de se placer sous le signe de la constipation.

Après le mot «attachement», nous trouvons le mot «besoin» (tenez, je vous le disais), puis «instinct», enfin «goût». Cela sent le pulsionnel, l'abandon au plaisir, le relâchement moral, somme toute. La cause est entendue. Les cratyliens sont condamnés d'avance. Les bons et les mauvais, la vérité et l'erreur se répartissent comme suit: «cette (double) décision se paie d'un prix fort lourd qui est la renonciation —sur ce plan— à toutes les séductions du rapport analogique» (p. 425). Rappelons que cette *double* décision est celle des savants saussuristes rejetant le son, doublée par celle de l'humanité qui s'aperçoit bien (grâce à Genette) qu'un signe mimétique est impossible. Quant à «ce plan», c'est le plan strictement linguistique; des poètes pouvant s'amuser à utiliser les sons d'une manière mimétique; des chercheurs pouvant bien, comme Jespersen, Chastaing «et quelques autres» (notez le ton condescendant) se plaire à observer l'existence d'un mimétisme aux «marges» (p. 425) du système linguistique; au coeur, non! ou c'est alors succomber au malin et à ses «séductions». La science est renonciation. Renoncez, mes frères! - à l'arrière-plan, quelques bûchers pour ces cathares du plaisir buccal et analogique que sont les cratyliens. On ne sait plus très bien ce qui distingue la Science de l'Eglise. Mais voici le grand prêtre qui s'avance : la science, dit Freud (c'est Genette l'officiant) «la science est après tout la renonciation la plus complète au principe de plaisir». Le plaisir étant du côté des séductions du rapport analogique, et l'arbitriste ayant su renoncer à ce rapport malsain, il entre en Science là où les autres sont induits en tentation. Il y a là, ma foi, une manière de penser qui est un recours à l'analogie. C'est une des rares argumentations de Genette, qui d'ailleurs ne l'explique pas, mais se contente de la suggérer par la note 2 de sa page 425. La science est renonciation; l'arbitrisme, qui est une renonciation, est donc une théorie scientifique. Argument cohérent, pour une fois, mais voilà ! les cartes, je veux dire les rapports sont truqués.

Le rapport établi par Freud est contestable, à moins que le contexte de cette citation n'indique que le principe de plaisir n'y est visé qu'en tant que principe hallucinatoire. Qui, de nos jours, oserait prétendre que le désir, que le plaisir ne régissent pas la science ? Le James D. Watson de «*the double helix*» ? (1968), ou plus près de nous Algirdas J. Greimas, structuraliste lucide de *Sémiotique et sciences sociales* (1976) ? Certainement pas.

Sans même remettre en question le concept de réalité, la dichotomie alléguée par Genette (désir-plaisir / science) est récusable.

L'histoire des sciences le prouve... et l'analyse que je présente de la pensée scientifique d'un arbitriste. Si on veut mettre à tout prix l'erreur du côté du désir et le désir en dehors de la science, que fera-t-on de la science qui est aussi erreur fût-elle « corrigée » ? Genette s'empare là d'une vue freudienne indéniablement scientifique et rabbinique que le concept de sublimation entérine et conteste tout à la fois. (Il faut bien reconnaître avec J. Laplanche et J. B. Pontalis que « l'absence d'une théorie cohérente de la sublimation reste une des lacunes de la pensée psychanalytique » *Vocabulaire de la psychanalyse* - V. PS. - p. 467, P.U.F.)

Mais Freud sait être plus nuancé. Il implique, voire explicite, par exemple dans *Totem et tabou* - T. et T. - (p. 104-105) que sous la phase scientifique perdurent des éléments des deux phases antérieures (animiste et religieuse). L'argument analogiste qu'utilise Genette ne serait partiellement fondé que s'il n'y avait pas, dans toute activité scientifique, un soubassement philosophique, plus ou moins inconscient, inaperçu ici par notre arbitriste. Mais surtout, qu'est-ce qui nous prouve qu'en science il y a renonciation au désir-plaisir ? Qu'on demande aux chercheurs si la science n'est pas pour eux une passion. Tout objet est objet de désir et le chercheur désire passionnément l'objet qu'il cherche à construire. Quand nous passons du principe de plaisir au principe de réalité « sans renoncer au but final que constitue le plaisir (c'est moi qui souligne) nous consentons à en différer la réalisation ..., à supporter même, à la faveur du long détour que nous empruntons pour arriver au plaisir, un déplaisir momentané ». (*Au delà du principe de plaisir*, dans *Essais de psychanalyse*, p. 10, P.B. Payot). Pourquoi Genette n'a-t-il pas cité cette pensée de Freud ?

De plus, si la réalité telle que nous l'appréhendons quotidiennement sous son extériorité apparente est une production fantasmatique (et substantialiste), quelle différence fondamentale y a-t-il entre le principe de plaisir et celui de réalité ? Si dans les cas d'hallucination simples, la mise en place d'une « épreuve de réalité » pose des problèmes, quelle sera cette épreuve discriminatoire face à des objets comme l'arbitrarité ou l'analogie du signe ? Une pondération de la cohérence (rationnelle) et de l'efficacité (heuristique), ainsi que la reconnaissance de tests psychologiques dont les arbitristes, par dualisme métaphysique, contestent la valeur, permettent de trancher.

Quant au rapport avancé par Genette, il est une production imaginaire, je veux dire une image du rapport freudien contestable. On se persuade qu'il y a bien renonciation dans le cas de l'arbitrisme en peignant le plaisir sous les traits du péché : le mot « séduction » est d'origine ecclésiastique ; alors que le rapport analogique n'est qu'un objet que l'arbitriste ne veut pas voir et que le cratylien cherche à observer. Et Genette en cet endroit de ne pas se douter

que la psychanalyse pourrait bien (encore) se retourner contre lui. Son innocence confirmerait peut-être qu'il y a bien en l'occurrence production fantasmatique. En effet, alors que Genette parle de «désir ici réprimé» (p. 425) - «ici» c'est-à-dire en bonne linguistique et au cœur des langues où le mimétisme a été rejeté (pour les raisons savantes, fallacieuses et pratiques que l'on sait) ; alors qu'il reconnaît que ce désir tend à se « manifester ailleurs » dans les « marges » du système linguistique (menus faits de symbolisme phonétique que certains se mettent sous la dent) ; ou qu'il tend, ce désir, à faire « retour » (p. 425) chez ces pauvres cratyliens sous la forme d'une « description fantasmatique de la langue », il ne lui vient pas à l'esprit que ces retours pourraient bien être des « retours du refoulé », et la théorie de l'arbitrarité du signe l'expression d'un refoulement ; c'est-à-dire le signe d'une réalité profonde que nous cherchons à taire, mais qui n'en est pas moins là, et dont nos dénégations insistantes (et arbitristes), ainsi que ces « retours », attestent l'existence.

Ce refoulé, c'est le corps ; ce corps qui parle, cette langue — masse musculaire qui donne généralement son nom aux langues — ce corps que l'homme tolère à côté de son esprit, mais qu'il ne peut souffrir *au sein* de son esprit. Censure : le signe est arbitraire - avec tous les glissements que cela impose. Penser que le signe n'est pas arbitraire c'est faire du son un élément constitutif du sens ; autrement dit, c'est faire du corps (du complexe pharyngo-buccal) un élément de l'esprit : ce à quoi s'oppose la toute puissante dichotomie métaphysique du corps et de l'esprit. L'arbitrarité du signe est son « rejeton » le plus vivace. Soit un geste de peur de cet animal inconfortablement assis entre le concept de Nature et celui de Dieu : l'homme.

Comment l'opposition plaisir / science, qui est un des avatars de la dichotomie dualiste corps / esprit, pourrait-elle condamner, au nom de la science, la thèse cratylienne ?

Avec les mots « attachement », « besoin », « instinct », « goût », Genette, auréolé de science (auréole galvanisée de la renonciation), verse chez l'autre le poison. Un geste magique (et inconscient) qui le sauve. Et lui épargne de s'interroger sur le désir-poison qui le pousse, lui, critique littéraire, à voir chez les cratyliens des hommes s'adonnant à une pratique qui n'est pas scientifique, afin de faire de leurs écrits l'objet de son désir.

Si Genette n'était pas habité par un préjugé, à la place de ces mots dévalorisants ; nous aurions eu « intérêt » et non « attachement ». Ce « besoin de valorisation » (n'est-ce pas constamment Genette qui valorise à coups de diagnostics médico-moralistes ?) est le désir de rechercher des éléments fondamentaux, tout chercheur sachant qu'il va avoir affaire à une organisation hiérarchique ; soit une nécessité d'ordre scientifique. Quant à « instinct de motivation », c'est ici le mot « instinct » qui est manifestement forcé, déplacé. Là enco-

re, nous sommes devant une attitude qui peut être très scientifique : le désir d'expliquer. Il est beaucoup plus scientifique de se dire que chaque signifiant doit avoir une raison d'être que d'affirmer, après Saussure, qu'il n'en a pas. Car le comble de la thèse «raisonnable» est de conduire à cette affirmation qui ne trouble pas ses auteurs : il n'y a pas de *raison* pour que tel signifiant soit lié à tel signifié.

Cela précisé, on peut bien accepter le mot «instinct», mais en le prenant en bonne part et non à des fins avilissantes comme le fait Genette. Ce désir d'expliquer, on pourrait le rattacher à une pulsion fondamentale de vie (bien que Freud ait pu penser que l'homme de science est celui qui «s'est résigné à la mort», T. et T., p. 104), puisque grâce à cette activité scientifique, l'homme accroît sa domination sur le monde. Mais voilà que la relation homme, esprit dominateur / nature dominée s'inverse dangereusement si on montre à l'homme que son esprit est aussi de la nature ; sa vue se brouille, il prend peur et cette même pulsion de vie (on sait de nos jours que l'instinct n'est pas plus infallible que l'intelligence) fait que l'homme a tendance à rejeter cet intrus (en l'occurrence le signifiant mimétique), car avant qu'on en puisse donner une raison et le dominer, il se présente d'abord sous le jour d'un élément qui, de l'intérieur, domine le dominateur. Mieux vaut nier ces raisons qui habitent ma raison. Ici encore, le pulsionnel est des deux côtés, et la psychanalyse ne nous fait voir et condamner que ce qu'on lui demande de voir et condamner.

Dernière étape avant la double accusation qui clôt le procès : ce «goût dominant enfin de l'analogie». En termes neutres, il y a là très certainement un «sens» de l'analogie. Quant à cette analogie, Genette est contraint de *prendre le parti* de la dévaloriser. Est-ce là un parti pris fondé ?

Qu'est-ce que l'analogie ? C'est, glose Genette, entre parenthèses : le «refus de la différence». Là, disons non, tout carrément. L'analogie n'a jamais été cela ni pour les cratyliens, ni pour personne. Des cinq acceptions retenues par Lalande pour les termes «analogie» et «analogue», aucune ne retient la nécessité d'une identité totale. Cette définition ad hoc de Genette est une production du désir : il faudrait qu'il en soit ainsi pour qu'on puisse faire fonctionner le pseudo-argument de l'impossibilité pratique d'un signe mimétique. Par quelque bout qu'on prenne la pensée arbitriste, on la voit tourner en rond autour d'un fantasme. Ici, le désir se fait si tyrannique qu'il plie le vocabulaire à ses propres fins.

L'analogie, c'est aussi —ce que Genette a tout intérêt à oublier— un des principes essentiels de la connaissance : toute construction passe par elle jusqu'à la compréhension des différences. Je citerai pour mémoire quelques-unes de ses modalités, quelques-uns des objets qu'elle a permis de saisir : le calcul de la quatrième proportionnelle ; les isomères géométriques, mieux les isomères optiques

(l'un des corps est l'image en miroir de l'autre) ; les boutons des vêtements à droite chez les hommes, à gauche chez les femmes ; le mimétisme morphologique dans le monde animal ; la périodicité des éléments dans le tableau de Mendéléiev ; Genette utilisant la psychanalyse afin de ramener une théorie linguistique (peu connue) à des traits « bien connus » des désordres que provoque l'inconscient ; la stéréospécificité des complexes substrat-enzyme (liaisons non covalentes - les liaisons covalentes renvoient au tableau de Mendéléiev) ; la réalité acoustique (F1 et F2), image de la réalité articulatoire ; Lacan plaquant le calque saussuriste sur la chose freudienne ; liste non close, à laquelle on pourrait certainement ajouter mainte observation d'un Caillois. Cela pour qu'on n'aille pas penser que l'analogie est un procédé archaïque dont on ne trouve des manifestations que chez les « fous » ou les « primitifs ». Cela aussi, pour souligner que serait une sage hypothèse que se demander si l'un des éléments de notre pensée — le signifiant linguistique — n'est pas dans un rapport analogique avec le sens qu'il permet de saisir.

Genette ne veut rien voir de tout cela, et l'analogie n'est pour lui que le « noyau de la pensée cratylienne » ; un certain petit qui trotte aussi dans la tête de Genette et qu'il faut exorciser, extraire, désintégrer.

A deux doigts de la sentence finale, un léger doute cependant. Une sorte de circonstance atténuante se dessine dans l'esprit de l'accusateur. Autour, justement, de notre concept d'analogie. Les cratylens ne disent pas *analogie*, mais *ressemblance* - ce qui n'exclut toujours pas la différence comme le voudrait Genette : deux choses peuvent se ressembler plus ou moins, sans que nécessairement l'une soit « l'exacte réplique » de l'autre. Et Genette en cet endroit de reconnaître (ce qu'il n'a pas toujours fait) qu'il est difficile de concevoir un autre type de rapport, dès qu'on a pris le parti de chercher à établir un rapport entre le signifiant et le signifié.

Contraint d'utiliser ces deux termes techniques, dans une note de la page 426 où il fait référence à Jakobson, il administre la preuve que dans son esprit il ne saurait exister ici de ressemblance que totale ; confirmant ainsi, si besoin était, ce qui est explicité dans son « argument de l'impossibilité pratique... » Un « seul exemple rencontré, encore tout hypothétique [Genette est moins sévère avec Jakobson qu'avec les cratylistes du passé], d'un relation métonymique entre signifié et signifiant » : *mama* ; « le nom de la mère ne *ressemblerait* pas à la mère, mais *proviendrait* d'elle selon un rapport de cause à effet ». « Seul exemple » dit Genette qui ne peut voir que ce cas n'est pas une exception (car alors tomberait son argument de l'impossibilité d'un signe mimétique) et que, toujours, il y a dans un signifiant une métonymie-synecdoque inhérente à la métaphore qu'est l'articulation mimétique. Le signifiant n'imité pas la chose signifiée, mais certains de ses traits : ici, la mère c'est le

sein ; puis on « imite » le sein ; c'est-à-dire qu'on va construire le sein à partir des expériences-perceptions qu'on peut en avoir à un moment donné. De signifiant à signifié (loi d'analogie du signe), comme de signifié à signifié (fait dit rhétorique), la métaphore est toujours fondée sur une ressemblance partielle. Le concept d'analyse dite sémique ou componentielle, par une sorte de « clivage du moi » n'effleure pas l'esprit de l'arbitriste quand il pense le signifiant : il oublie alors que celui-ci est toujours, que cela saute aux yeux ou qu'il faille s'aider de l'étymologie, un ou quelques-uns des constituants du signifié.

Cet oubli sert à ne pas brouiller l'image hallucinatoire de la ressemblance parfaite, seule garantie « sûre » de l'arbitrarité du signe.

A cet oubli s'en ajoute un autre plus fondamental : citant Jakobson à propos de métonymie et de ressemblance, dans un alinéa aux (mauvaises) intentions psychanalytiques, Genette ne peut se rappeler que ce linguiste a mené un parallèle entre procès métaphorique, procès métonymique et les processus inconscients décrits par Freud respectivement sous les noms d'identification-symbolisme et de condensation-déplacement (cf. aux éd. de Minuit, *Langage enfantin et aphasie*, p. 116 ou les *Essais*, I, p. 66). Que Lacan ait pu mener un autre parallèle (*Écrits I*, p. 269), que partiellement j'en implique ici un troisième, peu importe pour l'instant ; l'idée générale qui se dégage de ces comparaisons est que le langage, les rêves ou la folie sont — en partie — des manifestations diverses — s'entre-coupant — d'opérations inconscientes semblables qu'il nous faut chercher à mieux définir.

Pour Genette, qui ne veut le voir que dans les « divagations » cratyliennes, l'inconscient ne saurait être ordonnateur du langage. (Et puis ne troublons pas l'image superbe de l'Homme-Dieu et, au niveau plus modeste du raisonnement, n'annulons pas la valeur de la fameuse double *décision*.)

Ce « parti pris » genettien de la ressemblance oblitère la métonymie - ce « parti pris » cratylien où (redisons-le, car nous sommes sur le point d'achever notre patient) « où il n'est peut-être pas trop aventuré d'entendre quelques résonances bien connues de la psychanalyse : thème « oedipien » de l'indifférenciation utérine, thème « narcissique » de la relation en miroir » (p. 426).

L'arme est ici mise au clair : elle est nommée pour la première fois, non sans quelque appréhension : en fait-on bon usage ? Le risque, à vrai dire, n'est pas grand ; s'il s'agit d'une arme aussi connue que la psychanalyse. Ce « bien connues » mérite qu'on s'y arrête. Il a deux fonctions. Une, très générale, en matière de dogme arbitriste : tout y est évident — les objets, les méthodes — il n'est donc jamais nécessaire de se livrer à des démonstrations. Il suffit de réaffirmer ce que tout le monde sait. De plus, ici, il faut que les concepts psychanalytiques soient en effet plus connus que les concepts

(linguistiques) à expliquer, afin qu'ils puissent fonctionner comme concepts explicateurs. Nous sommes en face d'un mode de connaissance fondé ; mais on comprendra que Genette ait écarté tout mot qui en eût trop souligné le caractère analogique. Aussi reprend-il une formule déjà éprouvée en 1973 et reprise en 1976 dans *Mimologiques*, p. 148: Genette entend «quelques résonances». Le résonnement est clair, voyez-vous, et tant pis si la résonance n'est que le mode auditif de l'analogie. Mais attention ! dans ce registre également, il est des fantasmes : on dit alors «entendre des voix». Nous avons affaire ici à une production désirante, car, contrairement à ce que veut Genette, ces «résonances» ne sont pas «bien connues». Les outils conceptuels de la psychanalyse sont encore à définir. Nous l'avons déjà noté dans les pages qui précèdent. Ce qu'on ne voit peut-être pas quand on lit de loin en loin quelques oeuvres de Freud, saute aux yeux au bout d'une heure de consultation attentive du *Vocabulaire de la psychanalyse*. Termes se chevauchant, contradictions et redondances sont choses courantes en ce domaine. Ce n'est pas moi qui le pense, mais Laplanche et Pontalis qui le disent ou le font voir dans leur très honnête et très bonne tentative profreudienne d'analyse structurale, en somme, des concepts psychanalytiques. Il n'est pas un article essentiel sans une formule de ce genre : «Il est difficile de donner une définition satisfaisante de la libido» (V. PS., p. 224).

Dans ces conditions, circonscrire une théorie et une pratique linguistiques (le cratylysme) à l'aide d'une théorie et d'une pratique psychanalytiques n'est guère opérant. (La psychanalyse a plus besoin d'une linguistique que la linguistique n'a besoin d'une psychanalyse.) Guère opérant sur le plan proprement rationnel, s'entend, car sur le plan affectif, idéologique (donc pulsionnel) l'opération est au contraire très payante. L'autre n'est pas dans l'erreur ; l'autre n'est pas un homme comme tout le monde qui se serait trompé, c'est un malade mental - rebelle aux idées reçues : la psychanalyse au service de l'ordre établi. Thème, hélas, «bien connu».

Mais poursuivons afin de démonter ce montage fantasmatique digne d'un tribunal de guerre sainte. Le cratyliste fait voir que le signifiant ressemble au signifié. Ressemblance totale, pense Genette qui pourra (analogiquement) retenir deux chefs d'accusation —l'indifférenciation (utérine) et la relation en miroir (narcissique) uniquement parce qu'il a posé —tel est son désir— l'équivalence «analogie-ressemblance» vaut «refus de la différence». Supprimez ce refus de la différence —illicite, irrecevable— et l'indifférenciation (utérine ou autre) ne peut plus être avancée. Faites tomber «totale» sous «ressemblance» et qu'est-ce que cette image en miroir à laquelle il va pouvoir manquer un nez, une jambe ! pauvre Narcisse éclopé. On aura noté d'ailleurs que ces chefs sont fallacieusement deux. C'est la glose négative (et abusive) «refus de la différence» —lequel

refus ne fait qu'un selon Genette avec la ressemblance— qui se double pour donner «l'indifférenciation».

Autres glissements. L'indifférenciation utérine est dite «thème oedipien». «Pré-oedipien» n'aurait-il pas été plus approprié ? Et le thème oedipien n'est-il pas par excellence celui de l'inceste ?

Il fallait que soit nommé le nom d'Oedipe (fût-il adjectif), figure centrale de la culpabilité. Mais comme Genette éprouve quelque difficulté à faire sortir de son chapeau l'inceste et le parricide en partant du «refus de la différence» (ce qui aurait été possible mais dangereux), il fera subir à Oedipe une distorsion du côté de l'utérin (d'où plus tard, sans doute, sa claudication). Mais soyons sérieux : l'existence d'une structure préoedipienne étant l'un des problèmes non résolus de la psychanalyse, ce n'est pas moi qui aurai l'outrecuidance de trancher. Ce que je me contenterai de souligner c'est qu'ici encore le concept de «desir réprimé» aurait pu donner lieu à une interprétation plus directe : Cratyle transgresse l'arbitraire du signe comme Oedipe transgresse l'interdiction du père. Mais cette interprétation ouvre la porte à une dangereuse alternative : ou le signe est arbitraire, ou un processus de refoulement, niant l'inconscient, nous fait dire que le signe est arbitraire. Genette lui préférera une analogie bancale : l'oedipien n'est pas le préoedipien, la ressemblance n'est pas le refus de la différence, Oedipe n'est plus l'incestueux, le parricide.

Si le principe de réalité n'abolit pas le principe de plaisir, on peut voir ici que ce dernier peut abolir celui de réalité : alors, la réalité étant construite, la dose d'incohérence supportée sera une des mesures du plaisir.

Ces glissements progressifs du desir font que la figure d'Oedipe n'est accusatrice que par glissement : Oedipe, ici, n'est (mal) défini que par l'indifférenciation utérine ; mais comme on sait par ailleurs qu'il est la figure de l'inceste et du parricide, c'est ce «par ailleurs» qui va ici indûment fonctionner.

Narcisse serait-il mieux amené qu'Oedipe ? A première vue, oui, dans la mesure (que Genette remplit à ras bords) où la ressemblance est totale. Mais, Narcisse, est-ce bien percutant ? Narcisse n'a pas cette face de coupable odieux qu'a Oedipe. On peut glorieusement réprimer ses desirs incestueux, si desirs il y a, mais si Narcisse participe à —de— la constitution du moi, nul renoncement possible ici. Freud se demande, dans *Le moi et le ça (Essais de psychanalyse)*, P. B. Payot, p. 199) «si toute sublimation ne s'effectue pas par l'intermédiaire du *Moi* transformant la libido sexuelle dirigée vers l'objet en libido narcissique.» Si la science, en tant que «sublimation», est fondamentalement narcissique, comment, dès lors, utiliser Narcisse pour dénier au cratylisme toute valeur scientifique. Le couteau de grand prêtre que manie Genette n'est guère aiguisé.

Enfin et surtout, une question s'impose eu égard à cette con-

damnation sommaire. Qu'est-ce qui est le plus foncièrement narcissique : penser avec les cratyliens que le « mot » est fait à l'image (partielle) de la « chose » —auquel cas le mot, alors « naturel », échappe à l'image « culturelle » que l'homme a de lui-même, ou penser, avec Saussure et Hermogène, que le mot est arbitraire, et donc ne ressemble pas à la chose— auquel cas il est « convention », soit du « culturel » à l'image de l'homme (se prenant en fait pour Dieu) ? Mais à quoi bon se poser des questions quand on est sûr de soi ? Quelques simplifications outrancières, ici, « ressemblance », là, « miroir », et voici Cratyle travesti en Narcisse.

De résonance en miroir, achevons notre procès. Le mimologisme est une « *spéculation* au double sens du mot », soit, « en termes lacaniens, fuite du symbolique et refuge dans l'imaginaire » (p. 426). Fichu speculum ! que ce regard psychanalysant qui n'en finit pas d'enfiler des doubles. Le double de la résonance, le thème double d'Oedipe et Narcisse, produit par le dédoublement du « refus de la différence », le double sens d'un mot et, enfin, ce double (et tautologique) point d'orgue sur le mode lacanien, la « fuite » ne pouvant être autre chose, en l'occurrence, que le « refuge » : ce qui n'est pas « symbolique » (entendez « arbitraire ») étant nécessairement « imaginaire » (« iconique »). Imaginaire, cette accusation l'est deux fois. Imaginaire en ce qu'elle développe tout un réseau d'images. Imaginaire aussi, dans la mesure où elle est une image du saussurisme. L'opposition symbolique / imaginaire, malgré une terminologie plutôt peircienne, est issue du principe d'arbitrarité du signe. Si bien que passer par la psychanalyse c'est en l'occurrence décrire un cercle vicieux où les termes lacaniens prennent cette valeur prudomesque : ce parti pris du mimétique —parti pris erroné puisque le signe est arbitraire— fait du mimologisme une fuite de l'arbitraire et un refuge dans le mimétique.

Fantasmagorie d'un palais des glaces où le verbe rebondit en cascades écholaliques.

A propos d'imaginaire, il serait plus intéressant de noter, afin d'y revenir ultérieurement, que si le spéculaire est au départ de la constitution du moi, il est aussi au départ de ma raison dans le miroir —brisé— du signifiant. Note à mettre en relation avec la remarque de Freud, p. 92 de T. et T. : la phase animiste-narcissique « subsiste encore » « en tant que fonds vivant de notre langage ».

A l'issue de ce procès ou de cette séance de divan forcée, une conclusion minimale et provisoire s'impose. Ou l'analyste-accusateur est aussi malade que l'analysé qu'on accuse, ou les cratyliens ne sont pas plus fous que Genette.

Un regard rétrospectif jeté sur l'alinéa de la défense arbitriste autorise, à tout le moins, une conclusion semblable : la psychanalyse est une arme à double tranchant.

Les doubles que nous avons rencontrés dans l'alinéa de l'accu-

sation sont des doubles d'un double. Le double thème d'Oedipe et de Narcisse, accusation particulière qui répond à la double accusation générale : le mimologisme est «description fantasmatique» et «wishful thinking», est le double inversé de la double décision arbitriste. Si le (double) double de l'accusation est illusoire, le double de la défense doit être également une illusion.

Rappelons les faits. Saussure décide de rejeter le son. Genette qui a besoin de la science s'arme de cette décision. Mais une décision n'est pas une preuve. La preuve qu'il croit tenir vient de la sagesse du peuple qui comprend qu'un signe mimétique est impossible. Observons comment Genette va construire cette (pseudo) preuve populaire à l'image de la décision savante.

La phrase : «la conventionalité du langage est bien elle-même une convention scientifique» (p. 424) est l'axe de symétrie, la surface du miroir de ce premier alinéa ; le lieu purement magique d'une transsubstantiation. L'opération a son lieu, plus précisément, dans le mot «conventionalité». Son synonyme «arbitrarité» n'aurait pu permettre l'analogie requise. Observez : l'arbitrarité du langage est bien elle-même un arbitraire scientifique. Cette phrase-test décèle le subterfuge (ô les ruses de l'inconscient !) On voit clairement que dans la phrase de Genette le mot «convention» recouvre deux acceptions dont la différence est gommée par un signifiant unique qui n'a pas été choisi arbitrairement. La conventionalité du signe (Genette dit «du langage», ce qui fait plus réaliste) est son arbitrarité. Mais la convention scientifique n'est pas arbitrarité. Ici, nous avons un ensemble de règles adéquates permettant la saisie-construction d'une réalité, là, un signifiant, sans rime ni raison, non adéquat au «monde des choses».

Grâce à cette première entorse sémantique Genette va pouvoir instiller dans la «preuve» la substance «science» qui lui faisait défaut. Cette preuve devient ipso facto une décision. Relation du transfert : «l'arbitrarité du signe est le parti pris fondateur de la linguistique» donne : «le même parti pris est également fondateur du langage lui-même» (p. 424). Soit encore une réduction de l'Autre au Même, on ne peut plus imaginaire, car si un signe mimétique est *impossible* (Genette dixit), alors le peuple n'a pas le choix et il ne saurait s'agir d'une décision. Ce double est un faux.

Si un premier glissement sous l'élément «convention» semble ne pas avoir été aperçu par Genette, le second ricochet n'a pas pu lui échapper entièrement et il sait qu'il joue sur le «double sens» de l'expression «parti pris» (p. 424), mais il ne sait peut-être pas à quel jeu il joue. Faisons comme si un signe mimétique était impossible. Le peuple alors a pu se dire : «prenons-en notre parti», autrement dit «nous n'y pouvons rien», mais non : «prenons le parti de l'arbitrarité».

Genette veut que la réalité linguistique (le peuple en activité

sémiologique) soit à l'image de la science saussuriste. Pour ce voir, qu'il soit amené à affectuer un travail sur les mots, implicite ou explicite, mais toujours plus ou moins inconscient, souligne le caractère fantasmatique de cette *spéculation*.

Ce parallèle mené entre la science et la langue («avant-science de toutes les sciences», comme disait Gustave Guillaume) n'a certes pas conduit Genette là où il ne veut pas aller : la science étant construction (adéquate) d'objets, le langage l'est aussi ; ce qui signifie que les choses sont toujours signifiées, analysées (anti-substantialistes) et permettent, de ce fait, une saisie-construction adéquate (donc mimétique).

Un maître mot révèle le moment d'acmé de cette opération désirante qu'est, chez Genette, ce transfert de la substance scientifique du métalangage à la langue-objet : la Conscience, avec un *c* majuscule. A la «prise de conscience» (p. 423) de «l'idéalité du signifiant linguistique» (p. 424) répond l'image de «l'humanité prenant conscience de l'impossibilité pratique d'un langage mimétique» (p. 424).

Cette première prise de conscience (première par ordre de présentation obligé) fait déjà problème. Il s'agit en toute rigueur d'une décision ; et on est conscient de cet acte. «Prise de conscience» implique abusivement que l'idéalité du signifiant existe avant cette décision. Mais pour ce qui est de la seconde prise de conscience, la chose passe si mal que Genette éprouve le besoin d'y mettre un peu d'huile. «Mais il faut sans doute» ... «on doit concevoir l'humanité», etc. «Il faut» et «on doit» sont les résistances de la raison révélant les affleurements du désir. Chez nous, hermogénistes savants ou logothètes de quartiers, la conscience est souveraine. Dans la salle quelqu'un crie : pas de science sans conscience [que Valéry nous pardonne] et comme «la science commence avec la langue» ... Mais quelques cratyliens venus là pour saboter la convention couvrent sa voix de leur chahut.

A cette conscience bien haut affirmée s'opposera tout à l'heure le «système complexe et plus ou moins conscient de désirs» de la pensée mimologique. Genette aurait pu dire ici «inconscient». Aurait-il peur de ce mot, comme il a peur du mot «analogique» ? Le caractère proprement aberrant de la conscience que l'homme aurait des lois qui régissent son langage, révèle que nous sommes là en présence d'un type de censure et de dénégation ayant cette valeur : il n'y a pas de déterminations inconscientes chez nous. C'est ce conscientialisme qui fera que Genette ne verra dans l'arbitrarité du signe que «renonciation», mouvement conscient d'une belle âme, là où il aurait vu «censure» s'il avait pensé «inconscient». Et Genette de ne pas songer aux soubassements inconscients de la décision saussurienne dont il part, puisque c'est chez l'autre qu'est l'inconscient. Seul, l'autre —qui n'a pas la science (puisqu'il a l'incon-

cient)— sera psychanalyisable. Quelle inconscience dichotomique et ingénue !

Cette conscience envahissante n'est-elle pas le visage le plus touchant de Narcisse ? D'un Narcisse qui n'entend pas qu'on vienne troubler l'image souveraine qu'il a de lui. Les zones d'ombre du refoulé (inconscient) viendraient assombrir son portrait, viendraient grignoter la forme « orthopédique de sa totalité » (Lacan, *Écrits I*, p. 94). Narcisse, craintif, se cramponne à l'image d'une pleine conscience, comme il se cramponne à son « image spéculaire », ou aux « mots » et aux « choses » (substantialistes) qui en sont les homologues. Cratyle, lui, reconnaissant en lui quelque chose qui lui échappe (il ne se reconnaît pas être le maître de ses signifiants), fait taire son amour-propre et laisse parler en lui ce « corps morcelé » des choses signifiées.

Il y a chez l'hermogéniste un Narcisse petit, « réactionnaire », qui tient à ses vieux miroirs. Le cratyléen, comme tout découvreur, accepte la meurtrissure, la disparition momentanée de son image (Gustave Guillaume qui ne parlait pas de Freud mais d'Ampère, a bien décrit — non à propos du signe, mais en règle générale — ce passage, angle mort de la science, que certains par peur de s'abîmer ne franchissent jamais) et accède après cet instant de destruction (qui est souvent un « long détour » comme dit Freud) à un narcissisme « révolutionnaire » qui est celui de la science, où il va, de destruction en construction, sans cesse se refaire une image, sans cesse accroître et approfondir le champ de sa « réflexion », en faisant, en l'occurrence, finalement basculer cette part d'inconscient du côté des objets de sa conscience. Genette qui doit sentir que ce serait trop s'aventurer que de se procurer un nouveau miroir, joue avec ceux qui sont à portée de sa main.

Dans sa défense, Genette, par le rejet de la ressemblance, construit une pseudo-décision populaire à l'image de la décision savante : dans son accusation, il va construire un pseudo-Oedipe à l'image de Narcisse, sur le mode de l'identification ; et ce, à partir d'un double faux départ : la décision saussuriste n'est pas une preuve de l'arbitrarité du signe, comme la ressemblance cratyliste n'est pas une preuve de narcissisme ; et à l'aide de deux doubles manipulations lexicales inverses : « convention-règle » efface « convention-arbitrarité » — comme « prendre le parti de » efface « en prendre son parti » — alors que « ressemblance » se dédouble en « ressemblance » et « refus de la différence » — comme « spéculation » se dédouble en « réflexion sans garantie » (plutôt que « théorisation ») et « jeu de miroir ». Dans sa défense, Genette fait appel, faute d'argument, au principe d'autorité. Le mot « convention » provoque un propos de Michel Foucault : « C'est sans doute parce qu'il est arbitraire et qu'on peut définir à quelles conditions il est signifiant que le langage peut devenir objet de science » (p. 424). Propos saussuriste — et paralogi-

que— auquel répondra, dans l'accusation, suscitée par le mot «spéculation», l'autorité des paroles saussuristes, et en l'occurrence, tautologiques de Lacan.

Le moins qu'on puisse dire est que Genette a le «goût» très prononcé des doubles. Narcisse, critique ? Un travers genettien ou une composition impeccable d'un critique qui, parlant de Narcisse, fort adéquatement fait de son texte un jeu de miroirs ? Non, car cette manière de faire pourrait alors justifier cette «insipide —et impuissante— esthétique de la ressemblance» (p. 427) dont Genette a horreur ; non, parce que cette construction ne se donnerait à voir que dans le texte relatif à Oedipe-Narcisse, et non dans celui consacré à Saussure-Hermogène.

Ce double texte hanté de fantasmes auxquels la surdétermination, l'oubli, la dénégation, le déplacement ouvrent la porte - déplacement qui va jusqu'à la falsification du vocabulaire («tout est permis quand on s'aime» - c'est Narcisse qui parle) - fait de ces deux versants de la critique arbitriste (le second est à vrai dire lui-même double) un édifice impressionnant de production irrationnelle. Vraiment, la cause ainsi défendue, pensez-vous qu'elle soit «raisonnable» ?

Il importe de noter que Gérard Genette n'est pas une personne dont on pourrait se demander si elle a bien «toutes ses facultés». Genette est un homme dont la raison opère avec grâce et perspicacité (dès qu'il ne s'agit plus de l'arbitrarité du signe). On peut donc le prendre pour révélateur et se dire qu'ici se trament des raisons que la raison veut ignorer. Le problème s'enracine dans nos sources pulsionnelles et la raison déraisonne qui cherche à les éluder.

Je ne reprendrai ici qu'une seule des conclusions partielles que j'ai proposées au cours de cette étude et développerai, en guise d'ouverture, deux propositions à l'opposé de la tentative de Genette.

Les réponses que j'ai données à notre accusateur du cratylisme, si je les ai parées de colifichets psychanalytiques, ça a été plus pour le plaisir de jouer avec les allumettes dont s'est servi Genette que pour en tirer des lumières très éclairantes. Si ces réponses valent quelque chose, c'est dans la mesure où elles parviennent à montrer que l'arbitrarité du signe est un dogme promu au rang de thèse à l'aide d'arguments (rarissimes) ne tenant pas (debout). Il convient —et suffit— pour réfuter une thèse adverse de chercher à y déceler des contradictions et des paralogismes. On n'a pas besoin de moyens d'intimidation sentant le bûcher, l'asile ou le cachot.

Si dans ce débat sur la nature du signe nous rencontrons la psychanalyse —laquelle peut alors éventuellement nous aider— c'est sur le terrain de l'inconscient comme lieu de définition du signe et de sa censure : le signifiant est pulsion, le principe d'arbi-

trarité, ré-pulsion. Nous n'avons que faire de ces méchants gendarmes ou croque-mitaines que sont (surtout chez Genette) les figures de Narcisse et Oedipe.

La difficulté qu'a eu Genette à faire entrer Oedipe dans notre affaire m'a incité, en menant un parallèle signe arbitraire // complexe d'Oedipe, à regarder la psychanalyse avec des yeux de linguiste analogiste.

Le fils, c'est le corps, le père l'esprit. Le fils, c'est le signifiant, le père le signifié. Comme le fils ne doit pas ressembler au père, c'est-à-dire avoir le même désir que lui : la mère, le signifiant ne doit pas ressembler au signifié. Le triangle oedipien est structuré comme le triangle sémiologique. Si l'arbitrarité du signe est l'expression d'une métaphysique, alors il en est de même du complexe d'Oedipe. Un père dit à son fils de quatre ans : «attention, c'est ma femme, c'est pas la tienne ! Sinon, gare ! il va t'arriver ce qu'il est arrivé au signifiant structuraliste...» (On l'a privé de ses parties phono-articulatoires.) Ce scénario est un mythe.

Une différence au sein de cette homothétie serait la suivante. Chez Sophocle, le mal (Nature, Corps, Sexe ou Objet) est représenté. Chez Hermogène-Saussure il est presque totalement privé d'existence. Dieu, la Cité s'impose(nt). La dialectique disparaît avec la catharsis. Freud est un entre-deux. Ana González (cf. son article dans *Anuario*, 1) me fait remarquer que, par sa lecture, Genette fait des textes cratyliens des écrits fantastiques (ce qu'il ne veut voir se voulant découvreur d'un genre nouveau). Malgré un éclatement du mythe, la catharsis est réintroduite : l'enfer, c'est le cratyliste, le purgatoire le reste de la littérature (Proust s'en sortira, Claudel, c'est moins sûr). Les arbitristes siègent au royaume des cieux.

Cette mise en question du concept central de la psychanalyse freudienne à l'aide d'une théorie linguistique, je suis flatté qu'elle rejoigne deux critiques qui me semblent fondamentales, dont je ne fais qu'entamer la lecture : *La violence et le sacré* de René Girard, Grasset, et, de Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie - L'anti-Oedipe* aux éditions de Minuit, deux ouvrages de 1972. Où est le «bien connu» dont parle Genette ?

Cette mise en question de l'Oedipe à la lumière d'une linguistique en contient une autre. Si dans l'arbitrarité du signe se manifeste le dualisme du corps et de l'esprit, ce dualisme n'est-il pas non plus responsable de la grande dichotomie freudienne du sexuel et du non sexuel, sans laquelle le complexe d'Oedipe ne pourrait être mis en avant de la scène de l'inconscient ? Sexuel et non sexuel pourraient ne pas être plus opposables en nature que ne le sont le signifiant et le signifié. Le sexuel serait un symbole du Naturel, non une réalité spécifique de la libido, malgré l'argumentation de Freud dans *Pulsions et destins des pulsions* in *Métapsychologie*, p. 21 et sv., Idées, Gallimard. Une analyse des signifiants de la se-

xualité (étude non publiée) semble corroborer cette déduction linguistique : ils ne sont pas autrement produits que les signifiants d'autres champs sémantiques. Aussi ne serait-ce pas à tort qu'on ferait se rejoindre signe et sexualité par des formules telles que : «le désir, dit Lacan (*Ecrits, I*, p. 289) est une métonymie». Si la métonymie est désir, le signifiant —toujours métonymique— est également désir.

MAURICE TOUSSAINT